

LE DERNIER FILM DE NAKACHE ET TOLEDANO EN OUVERTURE DU FESTIVAL DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

Hors Normes, « c'est un de nos films les plus engagés »

Après avoir touché la France avec *Intouchables*, les « frères lumières » du cinéma actuel présenteront leur nouveau film, « *Hors Normes* », en ouverture du festival de l'Écrit à l'Écran. Après « *Samba* » et « *Le sens de la fête* », Olivier Nakache et Éric Toledano posent ici leur regard engagé sur l'autisme, le dévouement et les carences du système français en matière de santé. Une belle histoire, un très beau film.

Le film a été présenté en clôture du dernier festival de Cannes. Comment a-t-il été reçu ?

«Très bien. Ça a été un moment incroyable. C'était l'acte de naissance du film puisque personne ne l'avait vu. Tous les acteurs ont découvert le film dans cette salle et ces conditions incroyables. Dès qu'on a su que nous étions sélectionnés pour faire la clôture, on a dit, on vient mais on sera 300. Thierry Frémaux (N.D.L.R. directeur du festival de Cannes) a accepté avec bienveillance que nous venions avec tout le monde : les acteurs, les éducateurs, les associations, les enfants autistes, leurs encadrants. Ça a été un moment magique. On aime (avant sa sortie nationale le 23 octobre), aller présenter le film dans beaucoup de villes pour essayer de sentir le pouls du film, discuter et rencontrer les gens. Ce film, il n'est plus à nous. Là il est encore un peu à nous.»

On retrouve un peu d'« *Intouchables* » dans ce film...

«Je pense que de film en film, chaque réalisateur creuse un sillon et tourne sur les mêmes thématiques. C'est ce qui les obsède. Comme les films de Claude Sautet, Cédric Klapisch, Woody Allen, Claude Lellouche. Les mêmes thèmes reviennent évidemment différemment et c'est ça qui est jubilatoire. Nous, on creuse un sillon et avec « *Hors Normes* », on essaie d'aller encore plus loin. Dans ce film, il y a un peu de tout ce qu'on a dit dans nos films précédents : la vulnérabilité, deux mondes qui se rencontrent, de la comédie, de la profondeur, une équipe au travail parce que c'est un groupe de travail comme dans « *Le sens de la fête* ». Ils vivent et travaillent ensemble, c'est ça aussi les thèmes qui sont dans *Hors Normes*. C'est vraiment un cap pour

nous car c'est un sujet qu'on avait en tête depuis très longtemps. Après « *Le sens de la fête*, on s'est senti prêt»

C'est une histoire que vous aviez en tête depuis 20 ans ?

«En fait, ce n'est pas une histoire qu'on a en tête depuis 20 ans, on fréquente ces associations depuis 20 ans. Chemin faisant, un moment donné, on s'est dit que ces gens mériteraient un film. À la fois, nous, en tant que cinéastes, ça nous intéressait car il y a matière, et à la fois pour s'engager auprès d'eux, auprès de leur travail et de les faire connaître. Essayer de faire avancer les choses dans cet univers ultra-complexe et essayer d'améliorer la vie des familles qui ont des enfants, ados, jeunes adultes atteints d'autisme et d'autisme sévère. On s'engage avec ce film à leurs côtés.»

C'est un sujet très actuel !

«Vous savez, il y a 37 000 enfants qui sont en attente de place soit dans des institutions, soit dans des IME... Ça bouge et c'est difficile. On sent que les mentalités avancent dans le bon sens mais on a encore beaucoup de retard par rapport à certains pays. Nous, on arrive avec ce film-là qui évidemment pose des questions, un regard, sur une situation en espérant que cela bouge. C'est en cela que c'est un de nos films les plus engagés.»

Quelle est l'histoire de *Hors Normes* ?

«Ce sont deux amis qui s'occupent de jeunes vulnérables, originaires de banlieue parisienne, deux personnes qui sont tombés dans cet univers presque par hasard et ça ne les a pas quittés. Ils s'occupent d'enfants et d'adolescents autistes et à la fois de former des référents et des encadrants, il y a une double mission. Non seulement ils soulagent les familles mais en plus ils trouvent du boulot à des jeunes de quartiers difficiles qui ne font rien. Ils les forment, leur font passer des diplômes, et ensuite ils peuvent aller trouver du travail dans les institutions donc c'est ça aussi la force de ces associations.»

Cette association dont vous parlez existe-t-elle vraiment ?

«Oui, tout ce qui est dans le film est vrai. On a tourné avec les enfants et les enca-



Eric Toledano et Olivier Nakache. © Serge Amal - Gaumont/Quad/Ten

drants des associations, le cinéma est représenté par Vincent Cassel, Reda Kateb, Hélène Vincent, Alban Lazard et tous les gens qui les entourent sont des «vrais». C'est pour ça que c'est un film qui nécessitait beaucoup de préparation. On a fait deux ans d'immersion totale avec eux pour à la fois nourrir notre scénario et à la fois immerger les acteurs. C'était un travail de longue haleine.»

Quelles sont ces associations ?

«Il y en a deux, Le silence des justes et le Relais Île-de-France.»

Comment les avez-vous connus ?

«Il y a 20 ans, un des deux protagonistes nous a demandé, parce qu'il savait qu'on voulait faire du cinéma, de filmer des images de l'association afin de s'en servir pour aller chercher des fonds, plutôt qu'avec un dossier et de longs discours. Un petit film, c'était plus parlant et c'est comme ça qu'on les a rencontrés. D'ailleurs, c'est peut-être la première fois qu'on a fait des images avec une caméra, c'est pour eux.»

C'est pour ça que ce film vous tient à cœur...

«Là, on est vraiment très impliqué, émotionnellement évidemment, et activement avec eux.»

Ça faisait un moment qu'on n'avait pas vu Vincent Cassel

sur les écrans, pourquoi l'avoir choisi ?

«On fonctionne par envie et on a des acteurs avec qui on aimerait travailler. Ça fait longtemps qu'on aime ces deux acteurs. Nous sommes allés les voir il y a deux ans et demi pour leur dire qu'on allait écrire un scénario. Ce sont vraiment deux acteurs très charismatiques, très puissants, et pour nous, ils forment un magnifique duo d'acteurs de cinéma. C'est un film sur une réalité mais on voulait que ce soit un film de cinéma. Et on trouve que Reda Kateb et Vincent Cassel sont deux belles gueules du cinéma français.»

Il y a toujours de l'espoir dans vos films et vous faites tomber les idées reçues sur le handicap, le burn-out...

«On pose notre regard sur des sujets qui nous sensibilisent, qui nous touchent et on essaie déjà de les traiter avec humour en plaçant de la comédie parce que c'est notre moyen d'expression à nous. On parle de choses qui nous entourent, on essaie de rester très connectés avec notre environnement, notre société, pour divertir les gens et aller au fond de certains sujets. Quand on a découvert l'histoire d'Intouchables, ça nous a touchés. Ensuite on parle de toutes ces petites mains dans *Le sens de la fête*. Le rôle d'Omar Sy dans *Samba* c'est quelque chose qui nous préoccupe, qui nous révolte

aussi donc on en parle, par notre moyen à nous qui est le cinéma.»

Il y a un message dans ce film et c'est ce qui fait sa richesse, une amitié entre un juif et un musulman...

«C'est une autre ligne du film. Ce qui est frappant quand vous êtes là-bas, c'est que vous avez deux personnes qui ont la foi toutes les deux dans une religion différente. On sait ô combien en ce temps-là on aime opposer les camps, les gens, distendre les communautés alors que là, on se retrouve dans un îlot d'humanité où tout le monde n'a qu'un seul but, améliorer la vie de ces mêmes, peu importe la couleur, la foi. On avance pour améliorer la vie de certaines personnes. La religion c'est aussi aider l'autre, aider son prochain et avec eux, on peut vous dire qu'elle est bien à sa place. Ce n'est pas du tout un sujet, on n'en parle pas, le seul but est de soulager les familles et sortir ces mômes de l'enfermement.»

Il y a indirectement un message du vivre ensemble, dans la mixité et le respect ?

«C'est vivre ensemble. Dans notre société, il faut bien tenter de vivre avec tout le monde et quand on parle, quand on communique, ça marche. Nous, on est connecté avec ce qui nous entoure. On essaie de le raconter.»

Propos recueillis par Aurore Geneston